

Les écrits

IES ÉCRITS

L'enfant-forêt

Guillaume Asselin

Numéro 149, avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85197ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Asselin, G. (2017). L'enfant-forêt. *Les écrits*, (149), 73–86.

GUILLAUME ASSELIN

L'enfant-forêt

*Il faut aller quérir là-bas, seul, au-delà du monde visible,
au-delà du monde connu, dans le territoire jamais vu, dans la
forêt aventureuse, dans l'origine, sous la peau, dans le cœur,
dans le ventre, dans la grotte, la force qui manque ici.*

PASCAL QUIGNARD

« Ce fut au temps qu'arbres fleurissent, feuilles, bocages et prés verdissent et les oiseaux en leur latin doucement chantent au matin et tout être de joie s'enflamme. » Ce sont les premiers mots du *Perceval* de Chrétien. On ne peut imaginer meilleur début de roman. Tout commence par un feu qu'il s'agira de retrouver au fond de soi. La lumière qui bout au creux du Graal a d'emblée débordé de la coupe dont il n'a même pas encore été question. C'est le secret de toute genèse. Un peu d'argile, quelques touffes d'herbe, une nichée d'oiseaux. Puis une poignée de flammes jetée au milieu du tout pour allumer le chant. Le monde vient à l'être, la nature vient à naître comme ça. Sous l'espèce d'un immense feu de joie. Un bouquet d'étincelles réveille l'écorce de l'espace et se met soudain à danser sous le cuir des peaux. Avive le vert, ranime la sève, aile les voix.

Fiat lux. Au commencement était le feu. Quelque chose brûle dans l'île du début. Cette « joie qui jamais n'a de fin », qu'exaltent les troubadours, s'enracine dans ce feu. Leur chant

fuse de ces flammes où parle le dieu. Enfant du bond, Perceval sourd de cet incendie vertical comme un boulet de la bouche d'un canon. Il est aussi naturellement accordé à ce décor que la braise au brasier. Au matin de sa vie, l'enfant-forêt, tout à sa joie, se jette dans les bras du printemps, ivre d'être là, vivant, fou de joie de coïncider avec ce débordement, cette effusion, ce jaillissement, cette débauche de lumière, cette fureur des fleurs, cette fièvre sous la feuillée, ce vertige vêtu de verdure. Tout concorde dans cette prime flambée où brasillent les premiers brins du récit.

Ouvrir l'espace

Le cœur en fête, Perceval s'abandonne tout entier à ce feu qui s'éploie secrètement sous le manteau des formes en faisant bourgeonner les couleurs. « Toutes ces choses lui sont douces », dit le roman. Javelots au poing, il s'amuse à lancer ses traits un peu partout, dans tous les sens. Devant, derrière, à droite, à gauche, en haut, en bas. Il ne chasse pas. Il ouvre l'espace où il avance, un bout de fer entre les doigts. Dessine les directions. Donne l'orientation. Mais ce n'est que pour se perdre dans plus grand encore.

Il ne défriche pas l'étendue. Il élargit la forêt sous chacun de ses pas, recule la limite des bois pour sauver la possibilité de s'y égarer toujours plus avant. Il n'apprête pas les routes. Il brouille les repères. Mêlé les points cardinaux. Entraîne dans sa ronde la rose qui soude les vents au centre des mondes. C'est un derviche à cheval qui perce des portes partout où il trébuche. Une boussole un peu folle qui s'entraîne à perdre le nord pour donner sa chance à l'errance. Trop fébrile pour ordonner son élan à quelque dessein que ce soit, il laisse au geste de lancer l'occasion d'inventer la proie dont sa force a faim.

Mesnie Hellequin

Ses coups de sagaie dirigés vers ce rien auquel il a confié son feu ne rencontrent que le vide. Le Gallois s'égayé. C'est ce qu'il cherchait sans pouvoir le chercher. Il ne traque pas le gibier. Il fouille la panse du paysage. Éventre le visible. Titubant sous l'excès qui le consume, il sonde l'abîme de son désir dans le rêve d'une dépense pure. Et voici qu'il vient à lui sous un habit de chevalerie. À force de frapper partout, l'enfant-forêt fait s'animer le décor qui s'ébroue comme une bête obscure sous le bruit des hauberts dont le pas heurté des chevaux fait sonner le fer.

L'objet du désir toujours s'entend avant que de se voir. C'est à l'oreille qu'il est donné en premier d'en deviner les contours, d'en flairer les formes, d'en ausculter la venue. C'est dans l'élément de l'audible qu'il s'avance d'abord, sous l'espèce d'une annonce sonore. En amont de la vision, il y a ce frémissement, ce trouble bordé de rumeurs, ce tumulte dans les taillis, ce vacarme des voix dans la clairière acoustique, ce fracas des écus contre le bois des charmes.

Il y a quelque chose de la Mesnie Hellequin dans cette tempête de bruit qui secoue le décor et fait trembler l'écoute. On désigne par là, dans le folklore de France, une compagnie de fantômes placée sous l'autorité d'un meneur, condamnée à chasser dans les bois, toujours à grands cris et sans qu'on la voie. Chasse maudite couronnée de clameurs dont la légende voulait qu'elle soit le fait d'un pacte passé avec le Diable qui enrôlerait les âmes damnées dans une traque hurlante, une poursuite sans fin dans la forêt des vents. Elle trouverait son origine dans la mythologie germanique qui attribue à Odin le privilège de conduire cette battue enrubannée d'orages en sa qualité de dieu des morts et souverain des fauves humains qu'on appelle *berserker*.

Hommes-ours, hommes-loups, hommes-sangliers : on ne trempe pas impunément dans la folie des forêts. Le moule de l'homme ne peut contenir cette fureur que la vie dans le voisinage des bêtes fait brusquement passer dans l'auge de son sang. S'embêter n'est pas s'ennuyer. C'est laisser monter en soi les clameurs qui fulgurent dans la gorge des fauves. Sauter dans la puissance d'un autre corps en se vêtant de sa peau pleine d'éclairs. Inviter le totem à entrer dans la maison de sa voix pour y porter le tonnerre, semer la tourmente, délier l'ouragan. La tête n'est plus alors qu'un torrent, une volière, un volcan, une tiare de ténèbres où bout le bruit des bêtes s'évaporant dans la nuit de la non-parole.

Un air féroce ruisselle dans le noir du non-langage, un râle horrible jubile dans l'abîme du contre-cri. De l'humain enchaîné à cette chasse sauvage ne reste bientôt qu'une bouche brisée sous les ruées de l'animal-désir qui brame dans l'ombre d'une voix.

L'après-midi d'un faune

Un sauvage sans manie ni manière, une brute sans façon, un sauvageon sans éducation, un rustre mal équilibré, un naïf sans finesse, plein de rudesse et d'aspérités, le Perceval de Chrétien de Troyes est tout à l'opposé du chevalier courtois, toujours bien mis, soigneusement paré et apprêté, dont Gauvain fournit le modèle. Le « fils de la veuve dame » ne connaît de la vie que ce que la Gaste Forêt où il a grandi lui en a appris. Fruste, il a le rugueux des pierres mal dégrossies qu'on n'a pas encore polies. C'est un caillou ramassé au hasard des sentiers qu'une main démente a jeté au milieu des bijoux, un chardon égaré dans la belle roseraie des contes, une écharde plantée de travers dans le corps de chevalerie qu'il n'en finit plus de secouer et de rudoyer.

Au centre de la prairie où le mène sa première chevauchée, Perceval aperçoit une tente bordée de pourpre et d'orfrois auprès de laquelle coule un ruisseau dont l'eau file comme une flèche entre les doigts agiles de l'archer. À l'intérieur, éclatant de blancheur, le corps délicat d'une pucelle endormie dans de la soie. Au creux de sa bouche entrouverte brûle le feu de l'amour auquel invite l'ivoire de ses dents brillant comme des dés de mica entre deux lèvres bien rouges. Sous son joli menton, deux seins fermes et ronds si merveilleusement modelés qu'on les dirait tout droit sortis d'un tour de potier. Dénudée jusqu'aux hanches, bien prise et déliée de sa personne, elle a « tout ce qui peut causer le tourment d'un ardent chevalier ». « Je pense qu'on m'habituerait vite au baiser sur une bouche si parfaite », confie Wolfram à son lecteur, émoustillé par la sensualité de la scène qu'il s'est mis en tête de décrire. Éveillée par le bruit des sabots, la pucelle tremble de peur à la vue du Gallois qui s'avance, les yeux pleins du désir d'elle. « Va-t'en, garçon ! Va ton chemin que mon ami ne te voie point ! » P « ourtant je vous embrasserai, je le jure ! Tant pis pour qui s'en fâchera ! »

On ne se défile pas si facilement de l'envie qu'on fait lever entre les jambes d'un faune. Un serment érotique le lie qui l'assujettit au dieu de jouissance pour lequel il lui faut faire les plus folles promesses. C'est en vain que la pucelle tente de se dégager de l'étreinte du Gallois, qui fait peser sur elle la force de toute une armée. Sur cette « image d'idéale perfection » offerte à sa voracité, le garçon sans façon colle une bouche avide de volupté. « C'est d'affilée que le garçon l'embrasse, qu'elle le veuille ou non, sept fois de suite, nous dit le conte. » Aux baisers des chambrières qui sont dans la maison de sa mère et ont la bouche amère, il préfère de loin ceux de la jeune fille aux lèvres de laquelle on boit comme à la vulve de Vénus. « J'ai grand-faim », dit le Gallois, qui n'a pour maître que son

appétit et comme unique passion que de le satisfaire coûte que coûte et vaille que vaille. «Ne me dévorez pas!», rétorque Jeschute, dont le nom sonne comme une invitation à plonger dans le stupre.

La jeune fille devine assez à quelle sorte d'être elle a affaire qui, sous son grément de paysan, reconnaît l'ogre des contes dont elle risque d'être le prochain repas. On s'en convainc à la façon dont le Gallois avale le vin qu'il trouve dans un baril en bois de pin et dévore les trois pâtés de chevreuil gisant sur une botte de joncs, dans un des coins du pavillon. «Il mange encore tant qu'il lui plaît. Il boit tant qu'il en a envie». La faim de l'ogre-enfant ne connaît pas de limites. Il ne voit rien dans le monde qui ne soit une invite à faire ripaille et à goûter ce que la vie veut bien mettre en travers de sa route gaillarde. À l'amour courtois qui demande de sublimer le désir au profit d'une blême pureté, Perceval préfère l'abrupt des plaisirs charnels – ceux du sexe et de la bouche fondus dans une même fête des sens, une même orgie brutale, une même rude barbarie, un même festin farouche.

Voir rouge

Le fils de la forêt est naturellement hors la loi. Il piétine les préceptes, ruine le règlement, rompt le rituel, découpe le code. Entré à cheval dans la salle du trône où siège le roi Arthur, il fait tomber le chef royal en faisant volter sa monture. Impatient d'être ailleurs, il refuse de mettre pied à terre, exigeant du roi qu'il se dépêche de le faire chevalier. Perceval est si sûr du feu qui brûle en lui qu'il peut se permettre de tutoyer les puissants en leur commandant du haut de ses treize ans. «Je n'ai pas à mériter ce qui me doit échoir», lui fait dire Wolfram.

Ce que n'importe quel autre chevalier accueillerait comme un privilège et un honneur – l'Ordre de chevalerie est, après tout, «le plus haut que Dieu ait créé au monde» –, le Gallois le reçoit comme un dû, auquel il met encore une condition : qu'on lui donne les armes teintes de sinople du chevalier venu défier l'autorité du roi en lui volant la coupe qu'il tenait à la main.

Il faut voir le portrait qu'en fait Wolfram : du rouge dans du rouge dans du rouge, comme si la pourpre qui l'enveloppe de pied en cap avait mangé les autres couleurs. L'armure du roi rebelle est d'un tel éclat qu'elle roussit les yeux de qui ose regarder ce corps empanaché de flammes dont Perceval prétend voler le feu. «Son destrier était rouge et rapide, rouge était la parure de sa tête rouge, rouge le velours de sa couverture, son écu plus rouge encore que le feu, tout rouge était son surcot». Rouge la hampe de sa lance, rouge sa pointe, rouges ses cheveux.

Voir rouge. C'est la formule du courroux qui veut que la colère colore le regard. Voir rouge ce serait ne plus voir, perdre le sens, égarer les lumières de la raison dans la vive flambée d'une passion dont il vaudrait mieux tempérer la fougue. J'affirme au contraire que c'est voir plus et mieux, qu'il faut adorer cette fièvre qui fait déborder le feu partout où l'œil le peut. Je pose au principe de toute flambée poétique ce voir rouge qui enivre les sens et incendie le regard, là où il n'y a de beauté que brûlante, là où l'on ne peut espérer moins qu'une parole ardente capable d'embraser le verbe et de faire fulminer le souffle afin qu'en chacun vive la violence dont la langue a besoin.

Réveiller la parole

À la langue châtiée des courtisans, Perceval oppose son franc-parler, ses coups de gueule et ses mots mal habillés. Il monte la parole comme il monte son cheval : à cru, pour mieux en éperonner le vif ou l'à vif. Il ôte son frein au langage pour en libérer l'allant, forcer l'allure, accroître l'élan. Il use de sa parole comme de cette cravache qu'il prend soin d'emporter avec lui, avant de s'enfoncer dans la forêt, « pour réveiller son cheval » au cas où celui-ci viendrait à s'assoupir.

Écrire consiste à réveiller la parole qui dort dans la bouche des autres en la faisant brusquement s'ensauvager et s'enhardir dans le désir et la passion de bondir. Il faut constamment battre les flancs du cheval-langage qu'on s'ingénie partout à mettre au pas, lui redonner le goût du galop et des grands espaces, lui désapprendre la docilité, le domestiquer, rompre le licou et le harnais qui entravent sa puissance et sa pugnacité.

Perceval en Sylvain

Cette passion sylvestre qui lie si étroitement Perceval à un monde de forêts, de vallons et de rivières regorgeant d'appels et d'échos l'apparie naturellement au Sylvanus des Romains. C'est le nom qu'on donnait au dieu des forêts affecté à la protection de tout ce qui vivait dans les bois. Gardien de la vie sauvage, il veille sur les champs et les vergers qui bordent les demeures et cernent le domaine. Pâtures, pacages, plantations et alpages composent son royaume rustique, son empire rocailleux. Les chasseurs l'invoquaient ou le remerciaient. Les pasteurs et les paysans l'adoraient. Tous le vénéraient. Ornant les parcs et les jardins, on glissait son image jusque dans les bosquets consacrés

à d'autres divinités. C'est Pan, le dieu Partout, l'esprit panique qui est tout en tout (*en to pan*).

De l'Italie où il est né, le culte de Sylvanus s'étendit bien au-delà des bornes auxquelles on l'associait – jusqu'en Gaule et en Bretagne. Au pays de Logres, dans les bois de Brocéliande, on le connaît sous le nom de Perceforest. C'est l'autre nom de Perceval.

Sous la baguette qu'il tient à la main pour enhardir son cheval, on reconnaît sans peine la branche de pin ornant le poing de Sylvain. Comme son parèdre, il préside aux travaux des champs. Son premier geste, au sortir du manoir de sa mère, est d'aller voir les herseurs occupés à retourner la terre. Le roman s'ouvre lui-même sur une main qui jette son grain dans le sillon que creuse le vers où toute une végétation de mots se met à germer comme une lourde levée d'avoine dans la paume des champs.

« Ici Chrétien fait semence d'un roman... » Le vers est si intimement lié au travail de la terre qu'en lui la parole est rendue à son origine, retourne à l'humus d'où elle a surgi comme une pousse déchire le sol qui l'a couvée. *Versus* désigne tout aussi bien le sillon que la ligne d'écriture qui en est issue. *Versura*, ce point de réversion où la charrue tourne à l'extrémité du champ, comme la parole sur ses gonds. Tout récit débute ainsi par une poignée de mots lancée dans l'ouvert d'une voix comme autant de graines appelées à germer dans l'esprit du lecteur où le souffle les aura portées. Le Graal niché dans sa chasse narrative n'est-il pas lui-même décrit par Wolfram comme « une chose qui est à la fois racine et branches » ? Le labeur de l'écriture tient à ce labour tout intérieur qui brise les boues où s'embourbe le verbe sous le soc d'une parole fouisseuse et robuste capable de creuser jusqu'aux racines de l'Être.

La neige et le sang

Sur la neige fraîchement tombée qui recouvre le pré où Arthur et sa troupe ont dressé leur camp en lisière d'un bois, trois gouttes de sang grésillent au milieu du froid. Fondant sur un vol d'oies sauvages dont les cris emplissent l'air de la clairière où elles se sont réunies, un faucon les a fait choir du col de celle où il a enfoncé ses serres dorées. C'est une des plus belles scènes du roman. Arrivé tout juste après que l'oie se soit envolée, Perceval tombe en arrêt devant la neige rougie qu'il voit à ses pieds, là où l'oiseau s'est posé. C'est la première fois. Lui qui ne se sent vivre que dans le mouvement, toujours à foncer vers l'avant, se prend subitement à devenir pensif.

La neige et le sang s'assemblent sous ses yeux comme le vermeil et le blanc sur le visage de son amie, dont la beauté endormie remonte des profondeurs de son âme pour affleurer à la surface de l'hiver, tout enfeuillée de flocons. Appuyé sur sa lance, il s'absorbe si totalement dans la contemplation de l'image qu'il oublie tout, tant il y pense. Il se perd si complètement dans ses pensées qu'il ne connaît plus rien au monde que cette étrange figure qui le regarde à travers ses yeux retournés.

Les hommes du roi qui l'observent, curieux, depuis leur bivouac, ne voient, dans le lointain où il se tient, qu'un chevalier dormant debout sur sa monture. Rivés au dehors, ils ne peuvent deviner que sous ce semblant de sommeil couve un voyage. L'âme de Perceval vole loin de ce corps engourdi jeté comme une ancre dans le froid, appareillant pour *l'autre pays* dont les portes se sont brusquement ouvertes devant lui.

Il est très exactement dans la position du chaman qui envoie balader une moitié de lui-même dans le monde des esprits où l'on ne peut pénétrer qu'à travers le vertige de la transe et les transports de l'extase. Trois points rouges auront

suffi à le jeter hors de lui et à transformer un carré de prairie en un grimoire de neige où le visage de sa destinée se donne à contempler. Comme les astres s'assemblent en figures dans les hauteurs du ciel, ils dessinent sur le sol la constellation du réveil. C'est une scène de haute mantique où Perceval, projeté dans le rôle de l'aruspice, s'initie à la science secrète des signes. Sous la lance sur laquelle il s'appuie pour lire ces runes écarlates, l'on reconnaît sans peine le bâton (*lituus*) avec lequel l'augure traçait le *templum* en se guidant sur le vol des oiseaux. Ce n'est pas un tableau de chasse. C'est de la divination en direct, de la voyance immédiate, de la vaticination maintenant.

Un dieu de violence s'est servi d'un faucon pour verser le vin d'un visage sur la page d'un pré en guise de présage. Une main de nulle part a trempé les serres d'un oiseau dans le cou d'un autre comme dans un encrier de fortune afin de faire parler le décor.

Quelque chose se met à bruire dans l'image qui en appelle une autre au moment où le Gallois se penche vers le sol pour se mirer dans la source des songes que le sang d'un oiseau a rouverte. Dans cet instant de vision où le monde se fait rêve et rêver devient monde, Perceval brise le sceau du symbole. Passe de l'autre côté du miroir. Voit tout, en tout, partout, toujours. Écrire va dans cette béance du symbole dont chaque moitié cherche à se souvenir du visage qui regarde à travers leur mariage. C'est vivre la vision.

Transparition

À cheval entre deux mondes, le Gallois voit comment l'invisible se cheville au visible. Comment les images qu'on porte au-dedans de soi viennent parfois à s'épancher au dehors en certains carrefours du temps où l'âme se donne rendez-vous.

To Agalma. C'est le nom qu'on donnait, en Grèce antique, à l'icône du dieu ou de la déesse qu'on glissait dans l'ombre précieuse du temple. C'est aussi celui que les troubadours emploient à propos de l'image qu'ils portent comme un joyau dans le coffre de leur poitrine où la Dame de leurs pensées a glissé l'ardente clef d'Amour. Sur le sol enneigé, leurs couleurs se rencontrent. Blanchefleur dont l'homme vermeil fait rougir les joues. Brasier dont la dame d'amour fait blêmir le reste. C'est un blason de hasard où brille la formule de transposition consacrant l'union des nuances qui rayonnent dans leurs noms.

C'est le drapeau de défloration qu'on exhibe aux fenêtres de certains pays afin de prouver que les noces ont bien été consommées. Celui autour duquel dansent les femmes et les filles qui en font l'objet et la joie de leurs chants. Un sexe saigne sous les saillies d'un autre. Un col d'oie brûle sous les serres d'un faucon. En amont de l'amour veille la violence qui donne le désir. Une scène de chasse hante la chose conjugale. Un bref carnage couronne l'instant de récollection. Tapi sous les plumes d'un rapace, Mars serre le poignet de Vénus jusqu'à le faire pleurer d'amour.

Sur le corps de l'hiver, Chrétien a peint l'accord des contraires, le coït des couleurs et des caractères. Le voir dans le vu. Le regard dans le regardé. Le rêve dans la réalité. Le vrai nulle part. La lumière partout.

Conjointure

Tout l'art du romancier, note Chrétien, repose dans la *conjointure*. L'auteur désigne par là cette manière qu'il a d'unir le disparate, de souder le dissemblable, de fondre les différents. C'est le mot-clé de l'écrivain, son talisman. L'amulette qui commande au mystère, assemble les puissances, noue les énergies.

L'arme magique qui scintille à la jointure des mondes entre lesquels le poète plonge la main pour en faire briller la plaie.

Rassembler l'épars. C'est la devise des francs-maçons, ces chevaliers d'Orient. C'est aussi celle de ceux qu'on désigne énigmatiquement du nom de trouvères qui ajoutent leurs trouvailles dans l'écuelle du poème. Une source. Un reflet. Une brindille. Le bleu d'une baie sous le bec d'une fauvette. Un éclat de lune fondu dans le noir d'une eau assoupie.

Les matériaux du monde s'ajustent sous l'œil de l'écrivain comme les morceaux de l'épée rompue entre les mains de Perceval de telle sorte que ne subsiste, à l'endroit de la jointure, qu'une faible trace, une pâle fêlure, l'ombre d'une cassure. L'art ne consiste pas tant à cheviller les bribes de cet immense trésor qui rêve sous nos yeux qu'à faire chanter la fissure par-dessus laquelle elles s'embrassent.

Écrire, c'est faire feuler cette faille dérobée, entendre bourdonner la brisure où l'on a planté le couteau de l'écoute. Le clerc au Moyen Âge est ce chevalier lettré qui n'a pour toute arme qu'une épée susceptible de se rompre à tout moment sous son poing. Son savoir tient tout entier à ce vertige, à ce vacillement qui fait s'iriser l'instant sous le danger de rupture.

Leonard Cohen s'en souvient, qui en fait la condition de toute création – de toute vie. C'est par là qu'entre le soleil. « *There's a crack in everything, that's how the light gets in.* » Rien n'existe en ce monde qui ne porte la trace de cette gerçure secrète. Aucune lumière qui ne doive passer par la porte d'une blessure.

Ichspaltung. Le moi naît de cette fracture. Il marche funambule sur cette énigme en forme de brèche qui le constitue et fait de lui ce chevalier errant en quête d'une parole perdue. Il est cette lance qui saigne au centre d'un silence enveloppé de lumière. Cette attente douloureuse qui mendie

l'attention, espère l'aumône d'une question. Au fond de la coupe de vie placée sous sa garde sans qu'il en ait l'usage, ondoie l'impossible : recoudre, par la parole, les deux lèvres de la plaie qu'il est.

